

1. L'objet du désir

Mais que cherche-t-elle ? Elle cherche ce qui lui plaira.

Se connecter sur un site comme Meetic plonge au cœur d'une expérience déroutante. Le site revendique des centaines de milliers d'abonnés. À chaque heure du jour ou de la nuit plusieurs milliers d'entre eux sont connectés. Un tel site n'est pas une agence matrimoniale. Ce qui les anime n'est pas un projet bien défini mais un désir vague. Le site propulse l'internaute dans une vaste circulation de désirs en quête d'objets. Comment un désir peut-il ne pas avoir d'objet ? Dans l'expérience ordinaire, c'est le surgissement d'un objet inopinément désirable, un passant, une passante, qui le fait naître. Ici, tout semble fonctionner à l'envers.

Le désir-mouvement

Pour y voir clair, plongeons-nous dans la philosophie classique. Dans la philosophie platonicienne, le désir a un objet naturel, le vrai, le beau, le bien, même si sa nature n'est pas immédiatement limpide et s'il faut franchir étapes et épreuves pour la découvrir. Comme dans l'expérience ordinaire, l'objet du désir lui préexiste, tout comme les qualités sensibles (le rouge, le chaud, l'aigu, le grave) préexistent à leur perception. La philosophie mécaniste inverse le dispositif. Elle met en avant le mouvement, c'est lui qui est premier et avec lui le désir, qui n'est rien d'autre qu'un mouvement.

Selon Thomas Hobbes, la sensation, origine de toute pensée, résulte de la succession de deux mouvements : le premier vient de l'extérieur, se propage au cerveau et au cœur ; lui succède une réaction du cœur, une « contre-pression ». La perception d'un objet ne résulte donc pas d'une impression d'origine externe mais de cette réaction d'origine interne qui, dirigée vers l'extérieur, « *semble être quelque réalité située au dehors* ». Les qualités sensibles qu'on croit attachées aux objets ne sont donc rien d'autre que des mouvements endogènes.

Mais le mouvement centrifuge ne s'arrête pas là. Tout mouvement tend naturellement à perdurer si rien ne l'arrête. Les mouvements de la perception ne font pas exception, ils se prolongent au-delà et font naître toute sorte d'images, de rêves, de « fantasmes », qu'il est souvent impossible de distinguer des sensations elles-mêmes. Les désirs, à leur tour, sont des mouvements. Ils n'échappent pas au principe de causalité, résultent d'un enchaînement rigoureux de causes et d'effets et sont le produit de l'imagination :

[...] il est évident que l'imagination est le premier commencement interne de tout mouvement volontaire... Ces petits commencements de mouvement qui sont intérieurs au corps de l'homme, reçoivent communément, avant d'apparaître dans le fait de s'avancer, de parler, de frapper et dans d'autres actions visibles, le nom d'effort (conatus). Cet effort, quand il tend à nous rapprocher de quelque chose qui le cause est appelé appétit ou désir¹.

L'objet du désir n'est donc pas à proprement parler sa cause et ne détermine que l'orientation d'un mouvement préexistant. Dès lors la tendance, l'effort, la contre-pression en direction de cet objet, sont déjà un petit mouvement vers lui : tel est à la fois le point de rupture de la nouvelle philosophie mécaniste avec l'ancienne virtualité scolastique et l'origine du concept moderne de virtualité. Le désir (terme qui, pour Hobbes, signifie la même chose que l'amour) est donc un « mouvement animal » d'origine interne faisant effort dans une direction donnée. Il n'est pas une simple tendance, une force, une pure virtualité au sens ancien du terme, mais un commencement de mouvement, en d'autres termes un mouvement

1. T. Hobbes, *Léviathan*, trad. Tricaud, Paris, Sirey, 1971, p. 46-47.

actuel, même s'il s'agit d'un mouvement très petit, invisible, insensible, inconscient, plus faible que tout mouvement identifiable :

Et quoique les hommes sans instruction ne conçoivent pas qu'il y ait aucun mouvement là où la chose mue est invisible, ou encore là où l'espace dans lequel la chose se meut est imperceptible à cause de sa petitesse, cela n'empêche pas qu'il existe de tels mouvements. Car quelque petit que soit un espace, ce qui est mu sur un plus grand espace, dont ce petit espace est une partie, doit d'abord être mu sur ce petit espace¹.

Le désir de l'objet quelconque

Dès lors, conformément aux phénomènes observables sur un site de rencontres, ce ne sont pas les qualités intrinsèques de l'objet qui suscitent le désir mais le désir qui révèle les qualités de son objet :

Mais l'objet, quel qu'il soit, de l'appétit ou du désir d'un homme, est ce que pour sa part celui-ci appelle bon ; et il appelle mauvais l'objet de sa haine et de son aversion ; sans valeur et négligeable l'objet de son dédain. En effet ces mots de bon, de mauvais et de digne de dédain s'entendent toujours par rapport à la personne qui les emploie ; car il n'existe rien qui soit tel, simplement et absolument ; ni aucune règle commune du bon et du mauvais qui puisse être empruntée à la nature des objets eux-mêmes²...

Un dispositif analogue est décrit par John Locke, pour qui les choses ne sont bonnes ou mauvaises qu'en regard du plaisir ou de la douleur qu'elles suscitent :

Nous nommons bien tout ce qui est propre à produire et à augmenter le plaisir en nous, ou à diminuer et abrèger la douleur, ou bien à nous procurer ou conserver la possession de tout autre bien, ou l'absence de quelque mal que ce soit. Au contraire nous appelons mal ce qui est propre à produire ou à augmenter en nous quelque douleur, ou à diminuer quelque plaisir que ce soit³.

1. *Ibid.*, p. 46.

2. *Ibid.*, p. 48.

3. J. Locke, *Essai sur l'entendement humain*, trad. P. Coste, éd. P. Hamou, Paris, 2010, p. 385.

Mais c'est David Hume qui formule le plus crûment la contingence des passions et la possibilité pour n'importe quel objet agréable de susciter l'amour. Comme Hobbes, comme Spinoza, comme Locke, Hume refuse l'idée antique d'un objet désirable par lui-même. L'amour constitue selon lui une « *passion indirecte* ». Par opposition aux « *passions directes* » produites immédiatement par le plaisir ou la douleur, sans relation à un objet, une « *passion indirecte* » résulte d'associations contingentes entre des idées et des impressions. C'est déjà le cas de l'orgueil qui peut s'arrimer à n'importe quelle source de sensations agréables. Je peux m'enorgueillir de mon intelligence, de mes qualités physiques, mais aussi de mes richesses, de mes jardins, de mes chevaux, de mes chiens, de mes habits et de n'importe quel autre gadget¹. De la même manière, l'amour, parce qu'il est en lui-même une impression agréable, peut se porter, par attraction, sur n'importe quelle source d'agrément. Son objet est donc moins sa cause que son résultat².

Quelles que soient les oppositions conceptuelles et personnelles entre Hume et Jean-Jacques Rousseau, ce dernier donne à cette indifférence de l'objet du désir une figure concrète. Dans l'état de nature tel qu'il le conçoit, l'homme vit de manière totalement indépendante. En sorte que n'importe quel objet peut satisfaire son désir, à la faveur de rencontres purement fortuites :

Car comme son esprit n'a pu se former des idées abstraites de régularité et de proportion, son cœur n'est point non plus susceptible des sentiments d'admiration et d'amour qui, même sans qu'on s'en aperçoive, naissent de l'application de ces idées ; il écoute uniquement le tempérament qu'il a reçu de la nature, et non le goût qu'il n'a pu acquérir, et toute femme est bonne pour lui. Bornés au seul physique de l'amour, et assez heureux pour ignorer ces préférences qui en irritent le sentiment et en augmentent les difficultés, les hommes doivent sentir moins fréquemment et moins vivement les ardeurs du tempérament et par conséquent avoir entre eux des disputes plus rares, et moins cruelles. L'imagination, qui fait tant de ravages parmi nous, ne parle point à des cœurs sauvages ; chacun

-
1. D. Hume, *Traité de la nature humaine*, livre II, éd. J. P. Cléro, Paris, Flammarion, 1991, p. 113-114.
 2. M. Malherbe, *La Philosophie empiriste de David Hume*, Paris, Vrin, 1984, p. 237.

*attend paisiblement l'impulsion de la nature, s'y livre sans choix, avec plus de plaisir que de fureur, et le besoin satisfait, tout le désir est éteint*¹.

L'objet du désir est ici indifférencié, indéterminé, générique : « *Le penchant de l'instinct est indéterminé. Un sexe est attiré vers l'autre : voilà le mouvement de la nature*². » Si l'on en croit la leçon de Lucrèce, pour qui « *mieux vaut jeter dans le premier corps la liqueur amassée en nous*³ », l'homme dans l'état de nature serait donc épicurien sans le savoir. Pour Rousseau le choix d'objet est un effet social, artificiellement encouragé par les femmes :

*Commençons par distinguer le moral du physique dans le sentiment de l'amour. Le physique est ce désir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre ; le moral est ce qui détermine ce désir et le fixe sur un seul objet exclusivement, ou qui du moins lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice, né de l'usage de la société, et célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté et de soin pour établir leur empire, et rendre dominant le sexe qui devrait obéir*⁴.

En ce sens, un amour rivé à un objet bien déterminé résulte moins du désir que de sa répression :

*Pour qui n'aurait nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme serait également bonne, et la première venue serait toujours la plus aimable. Loin que l'amour vienne de la nature, il est la règle et le frein de ses penchants : c'est par lui qu'excepté l'objet aimé, un sexe n'est plus rien pour l'autre*⁵.

En faisant du désir un mode primitif de relation à autrui, Jean-Paul Sartre retrouvera la dimension universelle du désir de l'objet quelconque :

Je puis certes, en découvrant mon corps dans la solitude, me sentir brusquement comme chair, « étouffer » de désir et saisir le monde comme « étouffant ».

1. J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, in *Œuvres complètes*, t. III, éd. B. Gagnebin, Paris, Gallimard, 1964, p. 158.
2. J.-J. Rousseau, *Émile*, in *Œuvres complètes*, t. IV, éd. B. Gagnebin, Paris, Gallimard, 1969, p. 494.
3. Lucrèce, *De la nature*, trad. A. Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 2009, p. 347.
4. J.-J. Rousseau, *Discours...*, *op. cit.*, p. 157-158.
5. J.-J. Rousseau, *Émile*, *op. cit.*, p. 494.

Mais ce désir solitaire est un appel vers un Autre ou vers la présence de l'Autre indifférencié. Je désire me révéler comme chair par et pour une autre chair. J'essaie d'envoûter l'Autre et de le faire paraître ; et le monde du désir indique en creux l'autre que j'appelle¹.

On ne peut qu'être frappé par l'audace et la crudité de ces textes, mais on se départit difficilement de l'impression qu'ils recèlent une certaine vérité du désir amoureux, comme le fait, de son côté, la littérature². Don Juan séduit indifféremment les jeunes et les vieilles, les belles et les laides. La marquise de Merteuil condamne les « *femmes à sentiment* » qui confondent l'amour et l'amant et s'imaginent « *que celui-là seul avec qui elles ont cherché le plaisir en est l'unique dépositaire, et vraies superstitieuses, ont pour le prêtre le respect et la foi qui n'est dû qu'à la divinité³* ».

Les sites mettent à l'épreuve la thèse rousseauiste en reproduisant *in vitro* des conditions voisines de l'état de nature. Plus généralement, le décalage évident entre l'expérience ordinaire et l'expérience virtuelle du désir amoureux corrobore deux enseignements de la philosophie morale classique : le désir précède son objet ce qui implique, par voie de conséquence, que ce dernier est contingent voire indifférent.

-
1. J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, 1943, p. 42.
 2. Comme le fait, à sa manière, cette annonce manuscrite découverte dans une gare : « Homme sérieux cherche femme pour amitié et plus si affinité. »
 3. C. de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, éd. R. Pomeau, Paris, Flammarion, 1964, p. 171.

2. La fascination du possible

Lui ou lui ou lui, toi peut-être.

Les internautes soulignent la puissance des émotions qui s'emparent d'eux, la difficulté de se détacher de l'écran, la tentation de s'y replonger à toute heure du jour ou de la nuit. Cette fascination tient à l'explosion de possibilités qui s'offrent à eux. Les innombrables objets de désir possibles les plongent dans une expérience sans équivalent dans la vie quotidienne où le possible reste théorique, abstrait, exclusivement mental, comme les millions de parties jouables sur un échiquier. Dans l'univers d'un site de rencontres au contraire, à tout instant, des dizaines de milliers d'internautes, y compris les plus lointains, sont accessibles, joignables, disponibles. Les distances sont parcourues à la vitesse de la pensée. Les sites de rencontres concrétisent les possibles et font vivre intensément les affects qui leur sont attachés.

Les micro-actions

Le possible est en effet ici d'autant plus captivant qu'il n'est pas seulement objet de contemplation mais cible de diverses micro-actions qui sont autant de concrétisations de la contre-pression hobbesienne. Les efforts d'un désir en direction de ses objets virtuels ne sont pas aussi balourds qu'en direction de ses objets réels. Nul besoin d'interpeller autrui et d'affronter son regard, il suffit de visiter son « profil », d'observer ses photos, de lui adresser un

« flash », un « coup de cœur », un « charme », un « kiff ». Autant de petits commencements qui demeureront vraisemblablement sans conséquence. Si leur destinataire y répond, il le fera lui-même par une légère « contre-pression » insensible, infinitésimale. Ces micro-actions ouvrent le champ de l'interactivité, composante centrale d'un univers virtuel.

Même si elles restent sans écho, ces passes solitaires suffisent à créer un incroyable suspense. On peut construire tout un week-end de solitude autour d'une visite au lavomatic, on peut aussi l'organiser autour d'une réponse espérée à un micro-signal. Le possible s'avère d'une telle densité qu'il en devient auto-suffisant. Sur les sites de rencontres, comme sur les réseaux sociaux, les grands nombres auxquels l'informatique donne accès ont une vertu anxiolytique. Affalé dans son canapé il est apaisant de passer en revue toutes les sorties qu'on pourrait faire sur On Va Sortir, de penser dans le silence aux 15 000 titres téléchargés sur son iPhone, de lister les 4 000 livres de sa liseuse électronique. Il est tout aussi rassurant de penser qu'à l'instant t on pourrait adresser un message à 1 000 personnes, même si on n'en envoie aucun.

L'insignifiance des micro-actions est contrebalancée par le poids de leur enjeu. Chacune est susceptible de faire basculer l'internaute dans un nouveau monde. Nouer contact avec un inconnu, c'est en effet s'engouffrer dans un monde possible alternatif : « *Il n'y a pas d'amour qui ne commence par la révélation d'un monde possible*¹. » Ce qu'on entrevoit sur l'écran, au-delà d'une photo, c'est un scénario de vie². Un peu comme dans le pari de Pascal, la probabilité est faible, mais l'enjeu tend vers l'infini.

Le partenaire idéal

Le possible ignore le principe de contradiction. Une micro-action en direction d'un objet n'exclut pas une autre micro-action en direction d'un autre. Cibler celui-ci laisse accessible celui-là. Les micro-actions ne

1. G. Deleuze, *Différence et Répétition*, Paris, PUF, 1968, p. 335.

2. Cette séquence est bien représentée dans le téléfilm *E-love* de Anne Villacèque (2010) inspiré de l'ouvrage de D. Baqué, *E-Love, Petit Marketing de la rencontre*, Paris, Anabet, 2008.